

Remarques sur les origines de l'identité sexuelle Comments on the origins of sexual identity

Mireille E. Steinberg

Volume 8, Number 2, November 1983

Enfant et famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/030185ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/030185ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Steinberg, M. E. (1983). Remarques sur les origines de l'identité sexuelle. *Santé mentale au Québec*, 8(2), 79–85. <https://doi.org/10.7202/030185ar>

Article abstract

In spite of an abundant literature, comprising at least three major theoretical schools, and notwithstanding a multitude of clinical studies and experimental works, the understanding of psychosexual development is still more or less confused and the subject of heated debate. This article attempts to clarify the terminology used in this area and to highlight the principal aspects of this controversial question. There is an important need, in our opinion, to formulate a more comprehensive, global explanatory schema and to construct more refined objective measurement instruments, particularly with regard to children.

REMARQUES SUR LES ORIGINES DE L'IDENTITÉ SEXUELLE

Mireille E. Steinberg*

En dépit d'une abondante littérature comprenant au moins trois grands courants théoriques et malgré une multitude d'observations cliniques et de recherches expérimentales, la compréhension du développement psychosexuel est encore plus ou moins confuse et demeure l'objet d'un fort débat. Le présent article tente de clarifier la terminologie utilisée à ce sujet et de faire le point sur les principaux aspects de cette polémique. Il y a grand besoin, selon nous, de formuler un schème explicatif global qui soit plus compréhensif et de bâtir des instruments de mesure objectifs plus raffinés, surtout en ce qui concerne les enfants.

Dans un article publié en 1973, Money observe qu'il règne dans la littérature concernant le développement psychosexuel une confusion inquiétante sous le triple rapport de la terminologie et de la conception de ce processus, ainsi que des désordres qui y sont reliés. L'état de la question, que Money (1973) qualifie de «chaotique», ne semble guère avoir progressé au cours des dernières années (Parsons, 1980; Pyke, 1982).

LA TERMINOLOGIE

En ce qui concerne l'usage courant des termes, trois dénominations distinctes sont aujourd'hui substituées à «identité sexuelle», expression plutôt imprécise qui recouvre au moins trois composantes différentes et même indépendantes. Il s'agit tout d'abord de «l'identité du genre» (Gender Identity) que Stoller (1968) définit comme le sens de soi en tant qu'être sexué, c'est-à-dire la conviction que l'on acquiert au cours des deux ou trois premières années de la vie d'appartenir au sexe féminin ou au sexe masculin. L'identité du genre relève surtout de phénomènes psychologiques tels, par exemple, les affects, les pensées ou les fantasmes. Stoller (1968) suggère donc que «identité sexuelle» soit une appellation réservée aux composantes biologiques et anatomiques de l'être humain et qu'elle ne concerne que l'appartenance physiologique à l'un des deux sexes.

Il y a lieu de distinguer, ensuite, le «rôle du genre» qui est «le comportement observable adopté dans la société, le rôle que nous choisissons, surtout vis-à-vis d'autrui, pour établir notre appartenance du genre à leurs yeux et aux nôtres» (Stoller, 1968). Le rôle du genre est déterminé, dit Stoller (1968), par des forces psychologiques post-natales. Money (1973) émet une opinion analogue, précisant que le rôle du genre comporte les rôles et les activités non génitales et non érotiques déterminés par le contexte culturel et historique, et que ces activités sont à différencier du sexe des organes génitaux et de leurs fonctions. Dans la mesure où ces rôles sont prédéterminés par la société et où il existe une cloison étanche entre masculinité et féminité, le rôle du genre sera étroitement relié à l'identité du genre. De fait, les perturbations psychologiques sont souvent associées au manque d'harmonie entre ces deux composantes (Lynn, 1959; Locksley et Colten, 1979). Money (1973) postule l'isomorphisme de ces deux dimensions, puisqu'il écrit que «le rôle du genre représente l'expression publique de l'identité du genre, et (que) l'identité du genre est l'expérience intime du rôle du genre.» La différence entre ces deux éléments serait que «le rôle du genre relève du comportement et de l'observation empirique, alors que l'identité du genre relève de l'esprit ou de la pensée, et d'opérations inférentielles».

D'autres auteurs, comme Ovesey et Person (1973), préfèrent séparer davantage ces deux dimensions, définissant l'identité du genre comme une représentation de soi stable, un état fixe et statique, alors que le rôle du genre serait une

* L'auteure, Ph. D. en psychologie, poursuit un stage de formation clinique post-doctorale au Jewish General Hospital à Montréal.

entité dynamique, fonctionnelle et changeante. Orlofsky (1980) opte également pour la différenciation de ces deux facteurs; il croit qu'un individu peut avoir un sens sûr de soi et de son identité, sans nécessairement adopter les comportements ou les caractéristiques prescrites par la société pour chacun des deux sexes. Pour Orlofsky (1980), le rôle du genre est un phénomène strictement socio-culturel qui rassemble des comportements et des attitudes que la société valorise pour chaque sexe.

Il est certain que l'identité et le rôle du genre évoluent souvent conjointement. Par contre, si l'on ne veut pas limiter inutilement les potentialités humaines, on doit aussi envisager que ces deux dimensions puissent, au besoin, suivre des cours divergents. De nombreux auteurs (Bem, 1974; White, 1979; Spence *et al.*, 1975) pensent même qu'une telle flexibilité peut constituer un atout important dans la société contemporaine et être un indice de santé mentale et d'adaptation psychosociale supérieure.

Finalement, l'identité sexuelle comporte aussi la notion de «choix d'objet», c'est-à-dire le choix éventuel d'un partenaire sexuel; cette dimension porte le nom «d'orientation sexuelle». Dans une étude controversée, Bell *et al.* (1981) affirment que l'orientation sexuelle provient plutôt de facteurs biologiques que de caractéristiques du milieu familial ou de la qualité des expériences sociales antérieures.

PROBLÈMES POSÉS PAR NOS SOURCES D'INFORMATION

En psychologie, au moins trois sources d'information contribuent à l'étude de l'évolution psychosexuelle. Nous avons, premièrement, les *modèles théoriques*, qui sont construits pour expliquer certains phénomènes du développement humain. Un énoncé théorique devrait, en principe, transcender les limites étroites d'une culture donnée ou d'une époque particulière. Pour expliquer l'évolution psychosexuelle, trois grandes théories se font la concurrence, soit : l'école psychanalytique, le modèle cognitif-développemental (Kohlberg, 1966) et la théorie de l'apprentissage social (Mischel, 1966).

Une seconde source riche en données est celle des *observations cliniques*. Celle-ci est constituée

de l'expérience pratique de cliniciens qui ont dégagé certaines caractéristiques saillantes ou communes chez des individus, généralement des patients. De nombreux auteurs s'interrogent aujourd'hui sur la validité des généralisations sur le développement normal faites à partir de témoignages rétrospectifs et de données pathologiques. Enfin on trouve, troisièmement, un *corpus d'études expérimentales*, constitué de mises à l'épreuve, dans des conditions dites scientifiques et contrôlées, des énoncés théoriques et des faits cliniques.

Dans un article magistral et lumineux, Sandra Pyke (1982) observe que toute étude du développement psychosexuel, que ce soit nos grandes théories ou nos données dites «objectives et scientifiques», nous donne l'illusion de vérifier la réalité, alors que l'on ne fait que confirmer l'opinion établie. Pyke (1982) nous avertit que toutes les études à ce sujet ont été influencées par deux idéologies majeures qui en ont coloré les conclusions. Ces deux idéologies sont : 1) le point de vue biologique, qui rattache les différences psychosexuelles au dimorphisme physiologique et qui les présente comme inévitables; 2) le point de vue social, qui minimise les différences sexuelles (en dehors de l'anatomie) et qui attribue les variations existantes au processus de socialisation. Par ailleurs, pour compliquer encore plus la situation, on trouve aussi certaines contradictions déconcertantes entre les postulats théoriques, les faits de l'observation clinique et les données expérimentales. Cette discontinuité sera discutée plus loin. Quant à la controverse à propos des effets de la biologie et de la socialisation sur le développement psychosexuel, elle a déjà été très adéquatement présentée par plusieurs auteurs, dont Rosenberg (1976) et Parsons (1980), pour n'en citer que quelques-uns, et elle ne sera donc pas reprise ici.

Théorie et observations cliniques

Dans bien des cas, les observations cliniques remettent en question les notions théoriques. Pour illustrer ce dilemme, citons les conclusions de Money, Hampson et Hampson (1957) et de Stoller (1968, 1975) qui, se basant sur leur expérience clinique auprès d'enfants respectivement hermaphrodites et transsexuels¹, déclarent que l'identité du genre est solidement établie aux alentours de deux ans et qu'il est extrêmement dif-

ficile, sinon impossible, de la changer après cet âge. Ces affirmations viennent heurter les postulats des trois principales théories psychologiques, lesquelles situent le développement de l'identité du genre à la période entre quatre et six ans et ne prévoient pas d'identification sexuelle au cours de la petite enfance, soit avant l'âge de trois ans. Ainsi, la théorie psychanalytique postule un état indifférencié au début de l'existence, le moment crucial de l'identification sexuelle ne survenant qu'avec la découverte des différences anatomiques et l'avènement du conflit œdipien. D'autre part, Kohlberg (1966) propose une théorie cognitive-développementale de l'identité du genre selon laquelle la stabilité et l'invariance de celle-ci suivrait de près la venue de la pensée opératoire et ne serait solidement acquise qu'aux alentours de cinq ou six ans, même si la capacité de se savoir garçon ou fille («labelling») fait son apparition vers trois ou quatre ans. Le développement cognitif et les efforts de synthèse de l'enfant auraient, dans cette perspective, prééminence sur l'influence parentale. Enfin, selon la théorie de l'apprentissage social de Mischel (1966) et de Bandura, Ross et Ross (1963), le renforcement, c'est-à-dire les récompenses ou les punitions, et l'imitation du parent du même sexe jouent un rôle central dans ce domaine. Or, comme cette imitation nécessite un certain niveau d'évolution cognitive et qu'elle présuppose la capacité de différencier et de catégoriser les individus en deux groupes distincts et mutuellement exclusifs, la petite enfance se trouve également éliminée de ce schème comme période d'identification sexuelle.

Critères et mesures

Si les postulats théoriques posent des problèmes de concordance avec les faits de l'observation clinique, ils en soulèvent aussi au niveau de la formulation des critères et instruments de mesure. Par exemple, il ne semble pas exister de mesure objective de l'identité sexuelle chez l'enfant. Tout au plus, peut-on observer son comportement ou sa préférence manifeste pour certains rôles sexuels (aujourd'hui, les rôles du genre sont eux-mêmes fortement controversés). Ces difficultés de mesure ont soulevé un débat entre behavioristes et freudiens au sujet des termes «imitation» et «identification».

Mischel (1966) propose de substituer le concept d'imitation à celui d'identification parce que ce

dernier terme serait, d'après lui, vague et difficilement mesurable. Effectivement, l'identification sous-entend à la fois un état et un processus et elle exprime l'intériorisation de toute la façon d'être d'une autre personne, mais pas nécessairement l'adoption d'éléments distincts de sa personnalité (Bronfenbrenner, 1960). Toutefois, même si l'identification est un phénomène complexe et difficile à opérationnaliser, il n'est pas plus défendable de simplement lui substituer celui de l'imitation, prétextant que ce que l'on ne peut mesurer n'existe pas! Phyllis Katz (1979) souligne qu'il existe une différence fondamentale entre l'identification et l'imitation en ce que l'identification nécessite et implique obligatoirement l'existence de liens affectifs forts entre enfants et adultes, alors que l'imitation peut se matérialiser indépendamment d'une telle relation (par exemple, lorsque l'enfant imite un oiseau, un chat, ou la cloche d'une église). Nous avons donc affaire ici à deux phénomènes qui ne sont pas du tout synonymes ou interchangeable. Si l'imitation peut être une composante de l'identification, celle-ci ne peut sûrement pas s'inférer du simple fait de l'imitation. De toute manière, Maccoby et Jacklin (1974) concluent, au terme d'une revue impressionnante des travaux sur les différences sexuelles, que le «modeling» (ou l'imitation) ne semble pas être le processus par lequel l'enfant acquiert son identité sexuelle.

L'imitation n'étant pas un moyen satisfaisant d'évaluer l'identification aux parents, l'étude de l'attachement offre peut-être une solution au problème, puisque l'identification implique toujours l'existence de liens affectifs intenses et durables. Soulignons, cependant, que même si l'on parvient à mesurer l'attachement de façon adéquate, l'identification demeure une inférence théorique tant que l'expérimentation n'a pas démontré l'isomorphisme entre ces deux processus.

Attachement et identification

Établir des liens entre l'attachement et l'identification sexuelle c'est, du point de vue psychanalytique, suggérer que les origines de l'identification se situent à la phase pré-œdipienne car, traditionnellement, la notion d'attachement réfère aux premiers mois de la vie et à la relation exclusive et monotrope avec la mère (c'est-à-dire la principale personne nourricière). Une telle possibilité est déjà

évoquée par Greenson (1968) qui, se basant sur son expérience clinique, met en relief une difficulté particulière au développement masculin, soit la «dés-identification» avec la mère. Cet auteur explique que les premières identifications des enfants se font avec la mère, et que les garçons ont la tâche difficile et supplémentaire de se différencier de la mère et de séparer leur amour et leur désir d'être comme elle de leur propre identité masculine. Cette dés-identification est, selon Greenson (1968), indispensable à l'identification ultérieure du garçon avec son père. La personnalité des parents et la qualité de leur relation joue un rôle dans ce processus vital pour l'identité du genre du garçon. De plus, la mère doit être désireuse de voir son fils s'identifier au père, qui, de son côté, doit pouvoir susciter ce rapprochement. Cette étape supplémentaire dans le développement sexuel masculin serait responsable de la plus grande gravité des problèmes d'identité du genre chez les garçons et les hommes que chez les filles et les femmes. Stoller (1968, 1975) partage aussi cette conviction que la mère fait l'objet d'une relation symbiotique avec l'enfant au début de la vie, et qu'elle est son premier agent d'acculturation, le père, la fratrie, et le reste du groupe social n'intervenant qu'en second lieu.

Cette place de choix accordée à la mère est chaudement contestée depuis une dizaine d'années par nombre de psychologues qui tentent de démontrer que la relation mère-enfant n'est pas unique et que l'enfant est, dès son plus jeune âge, aussi attaché au père qu'à la mère. Un article de Weinraub, Brooks et Lewis (1977) offre un bon exemple de cette contestation, en même temps qu'il constitue une excellente revue de la littérature au sujet de l'attachement (dont la définition la plus courante est toujours, paraît-il, celle d'Ainsworth (1972) : «un lien affectif et durable qui unit un individu à un autre»). Les nombreuses difficultés à établir des critères et des mesures valides de l'attachement sont très clairement détaillées dans le travail de Weinraub, Brooks et Lewis (1977).

Études expérimentales : le rôle des parents

Cinq travaux de Lamb (1976; 1977a; 1977b; 1977c; 1977d) illustrent bien le type de difficultés à choisir des critères et des mesures en recherche, ainsi que la circonspection avec laquelle il faut

considérer les conclusions offertes par les chercheurs. Lamb s'oppose au point de vue traditionnel, en psychologie, qui postule l'unicité de la relation mère-enfant. Il s'attache à démontrer que l'univers social du nourrisson inclut le père autant que la mère. Dans cette perspective, le père est non seulement un objet d'attachement aussi important que la mère, mais il exerce aussi des fonctions différentes. Chaque parent, dit Lamb, offre à l'enfant un contact qualitativement différent et conforme aux rôles sexuels prescrits par la société pour les hommes et les femmes. L'intensité et la stabilité de la relation parentale renforcent ce processus de socialisation et de modeling.

Entre 7 et 13 mois, Lamb observe des comportements d'attachement croissants et équivalents envers les deux parents. En outre, dans les activités de jeu, le père est nettement préféré à la mère. Mais, à ce sujet, Clarke-Stewart (1978) remarque que cette préférence ne concerne pas tant la personne du père que le type de jeu qu'il offre à son jeune enfant. Les préférences de jeu ne devraient donc pas servir de critères pour l'individu lui-même.

Par ailleurs, Lamb rapporte que de 15 à 24 mois, à mesure que l'enfant gagne en autonomie, il/elle manifeste moins de comportements d'attachement envers les parents! Voilà de quoi s'interroger sur les critères utilisés. Lamb définit l'attachement comme la recherche du contact physique, et il le mesure d'après les comportements manifestes indiquant un tel désir de rapprochement, c'est-à-dire le toucher, le maintien de la proximité, la demande d'être pris dans les bras et les pleurs. Il faut se demander, à cet effet, si la proximité physique exprime toujours l'attachement au fur et à mesure que l'enfant grandit, et s'interroger sur la nature du rapport entre proximité physique et proximité psychologique. Le contact verbal ne serait-il pas un meilleur indicateur d'intimité, passé un certain âge? Ceci est bien possible, car Lamb relève que les vocalisations augmentent avec l'âge, à mesure que les «comportements d'attachement» diminuent. D'autre part, lesdits comportements d'attachement peuvent aussi bien exprimer l'inquiétude que la confiance par rapport aux parents. Ces deux configurations auraient-elles les mêmes conséquences sur l'identification? Lamb ne touche pas à ces questions.

Lamb observe que les garçons montrent un plus grand attachement envers leur père alors que les filles font preuve d'un plus grand attachement envers leur mère. Lamb offre une explication partielle à ce phénomène en notant que les pères sont plus actifs que les mères vis-à-vis des garçons, ce qui favorise le rapprochement et l'identification père-fils. Par exemple, à partir de 15 mois, les pères vocalisent apparemment plus avec les garçons qu'avec les filles. Les pères ont aussi des contacts deux fois plus fréquents que les mères avec les garçons. Lamb conclut que les pères se chargent de mettre en relief leur relation avec leurs fils et, ainsi, de consolider en eux l'identification sexuelle appropriée. Par contre, les deux parents se comportent de la même façon avec leurs filles. La préférence des filles pour leur mère n'est pas expliquée. En outre, ces préférences sont instables au cours des 15 premiers mois, car il n'y a pas de corrélation significative entre les préférences démontrées par les enfants à 12-13 mois et à 15-18 mois. Cependant, une stabilisation survient au cours de la seconde année, puisque la corrélation entre ces préférences devient significative entre 15-18 mois et à 21-24 mois.

Enfin, il semble que le lieu influence sensiblement les comportements d'attachement des enfants. Lamb note que les parents ne sont pas différenciés l'un de l'autre en laboratoire, mais que le père est préféré à la maison. Lamb en conclut que les résultats d'observation à domicile font ressortir l'importance énorme, et jusqu'ici négligée, du père dans le développement de l'enfant. Or, la recherche de Clarke-Stewart (1978) indique que, lorsque le père est présent à la maison, la mère semble volontairement prendre un rôle beaucoup moins actif envers l'enfant. Elle lui parle moins, lui répond moins et joue moins avec elle/lui, comme si elle voulait maximiser la valeur des contacts père-enfant. En ce qui nous concerne, nous devons souligner non seulement l'importance que le milieu physique peut avoir sur les résultats d'expérimentation, mais aussi celle que peuvent exercer certaines variables intermédiaires non contrôlées (ici, le comportement et la motivation de la mère) sur les conclusions tirées de ces résultats. Tout au moins, nous croyons nécessaire, dans l'étude d'interactions familiales, de retenir une séquence complète comportant tous les acteurs, plutôt qu'une tranche

restreinte et biaisée. Pedersen *et al.* (1979) semblent partager ce point de vue, et ils signalent que la mère, ayant la responsabilité des soins de l'enfant, n'a pas le luxe de se spécialiser, comme le père, dans le jeu. D'autre part, étant séparé de l'enfant pendant des périodes relativement longues durant la journée, le père a l'avantage d'offrir à l'enfant un élément de nouveauté et de changement. Ajoutons que les observations de Lamb ont été faites surtout en fin de journée, ce qui représente le moment privilégié («prime time») pour les contacts père-enfant. De plus, certains résultats de Lamb sont contredits par ceux de Clarke-Stewart (1978) qui relève, par des mesures légèrement différentes, que les comportements d'attachement sont les mêmes envers les deux parents en milieu structuré, mais qu'ils favorisent la mère en milieu naturel!

Le travail de Lamb constitue un apport important à la recherche sur l'attachement, en ce qu'il nous offre des études normatives et longitudinales. De plus, Lamb réussit à remettre en question le rôle central de la mère dans la vie du très jeune enfant et à y établir la place importante du père. Cependant, il faut garder à l'esprit la nature exploratoire et les limitations de telles études qui suggèrent, mais ne démontrent pas, les origines de l'identification aux parents, en plus d'être effectuées sur des échantillons hétérogènes et numériquement restreints.

Une autre approche du développement psychosexuel consiste à étudier les stéréotypes sexuels des parents ainsi que leurs attentes concernant leurs filles et leurs fils. L'idée sous-jacente à ce genre d'études est que tout le processus complexe par lequel un enfant acquiert son sens de lui-même comme féminin ou masculin est régi par les schèmes de référence des parents. C'est d'après ces idées préconçues à propos de ce qui est masculin ou féminin que les parents moulent la conduite de leurs enfants en utilisant les renforcements appropriés. Rubin, Provenzano et Luria (1974) disent avoir trouvé une confirmation de l'hypothèse selon laquelle l'apprentissage des rôles sexuels commencerait dès la naissance, à travers les stéréotypes parentaux. Ces auteurs affirment que les mots «garçon» et «fille» donnent lieu chez les parents à des attentes très différentes par rapport à une multitude de caractéristiques telles la grandeur,

l'activité, l'attrait et même les potentialités de l'enfant. Pour mettre cette hypothèse à l'épreuve, 30 paires de parents ont été priés de répondre à un questionnaire dans les 24 heures qui suivaient la naissance de leur premier enfant. Les bébés comprenaient 15 garçons et 15 filles. Le poids, la grandeur, la longueur et les scores APGAR² des bébés étaient analogues. Le questionnaire consistait en une série de 18 épithètes et leurs antonymes, cotés sur une échelle de neuf points, allant du pôle positif au pôle négatif, que les parents devaient allouer aux enfants selon leur sexe.

Les résultats montrent que les filles sont perçues comme étant plus délicates, moins attentives et ayant des traits plus fins que les garçons. Les pères sont plus marqués par ces stéréotypes que les mères. Les auteurs concluent que les stéréotypes sexuels précèdent la naissance de l'enfant et qu'ils en influencent la socialisation éventuelle. Tout ceci apparaît relativement convaincant, du moins jusqu'à ce que l'on examine de près la liste des qualificatifs proposés. Parmi les 18 paires présentées, huit paires seulement réfèrent à des différences significatives. Sur ces huit paires, six paires portaient sur des attributs physiques, et deux paires sur des caractéristiques caractérielles. Un tel choix affaiblit beaucoup, selon nous, la portée des résultats puisque, dans la réalité, les garçons deviennent généralement plus forts, plus grands et plus vigoureux que les filles. Si Rubin *et al.* (1974) ne réussissent pas à prouver l'impact des stéréotypes sexuels des parents sur la socialisation des enfants, ils démontrent, par contre, que les pères ont une plus forte tendance aux stéréotypes que les mères. Une fois de plus, le rôle du père émerge comme une variable importante dans le développement psychosexuel de l'enfant; cette variable mérite sûrement d'être explorée plus à fond.

Tous les auteurs cités plus haut sont d'avis que les parents, et surtout le père, exercent une forte influence sur le développement psychosexuel des enfants. Si tel est vraiment le cas, doit-on en conclure que les transformations récentes de la famille (en particulier, le phénomène de l'augmentation rapide des familles monoparentales) menacent l'évolution saine des générations futures? Nous ne pensons pas que cette vue pessimiste se justifie, du moins en ce qui concerne l'intégration et l'adoption des rôles sexuels spécifiques. Ainsi Bell *et al.*

(1981) concluent, au terme d'un travail empirique, que l'orientation sexuelle et le rôle du genre relèvent de facteurs sociaux et/ou biologiques plutôt que de variables familiales. Dans cette perspective, Lynn (1959) postulait, il y a déjà plus de vingt ans, que l'identification sexuelle se faisait d'après un modèle (ou un stéréotype) sexuel défini par la société entière, et non pas seulement par les parents. Par ailleurs, dans notre propre recherche (Steinberg, 1982), nous n'avons trouvé aucune différence significative entre les enfants de familles divorcées et ceux de familles mariées harmonieuses à propos de l'identité sexuelle ou de la préférence de rôle sexuel.

CONCLUSION

La conclusion qui s'impose, au terme de cet exposé, est que les origines et le cours du développement psychosexuel constituent encore, en dépit de l'immense somme de travail accomplie, un défi appréciable pour les théoriciens et les chercheurs. Le rôle respectif des parents dans ce processus par rapport aux enfants des deux sexes, est loin d'être compris. Les outils de mesure à notre disposition sont insatisfaisants, et la méthodologie utilisée laisse souvent à désirer. Constantinople (1979) a récemment affirmé qu'aucune théorie ne donne actuellement une explication exhaustive du développement psychosexuel, une telle explication devant intégrer la part de la cognition, des facteurs affectifs, de l'imitation et du renforcement, de la biologie, et du milieu social (fratrie, télévision, «pairs», etc.). Tant que les spéculations théoriques et les schèmes expérimentaux se limiteront à une vue étroite et unidimensionnelle du phénomène en question, les résultats continueront probablement d'être partiels et décevants.

NOTES

1. Les hermaphrodites sont des êtres bisexués alors que les transsexuels désirent changer de sexe en dépit d'une anatomie intacte et clairement établie.
2. Le score APGAR est une série de cinq critères utilisés pour décrire l'état de santé du nouveau-né. On évalue chaque critère en lui attribuant un score allant de 0 à 2 selon l'état du bébé.

RÉFÉRENCES

- AINSWORTH, M.D.S., 1972, Attachment and dependency : a comparison, in J.L. Gewirth, Ed., *Attachment and Dependency*, Washington, Winston, 97-138.

- BANDURA, A., ROSS, P., ROSS, S.A., 1963, Vicarious reinforcement and imitative learning, *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 67, 601-607.
- BELL, A.P., et al., 1981, *Sexual preference - its development in men and women*, Bloomington, Indiana University Press.
- BEM, Sandra, 1974, The measurement of psychological androgyny, *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 42, 155-162.
- BRETHERTON, I., AINSWORTH, M.D.S., 1974, Responses of one-year old to a stranger situation, in M. Lewins, L.A. Rosenbloom, eds., *The Origins of Fears*, N.Y., Wiley.
- BRONFENBRENNER, U., 1960, Freudian theories of identification and their derivatives, *Child Development*, 31, 15-40.
- CLARKE-STEWART, K.A., 1978, And daddy makes three : The father's impact on mother and young child, *Child Development*, 49, 466-478.
- CONSTANTINOPOLE, Anne, 1979, Sex role acquisition : In search of the elephant, *Sex Roles*, 5, n° 2, 121-133.
- GRENSON, R.R., 1968, Dis-identifying from mother : its special importance for the boy, *International Journal of Psycho-Analysis*, 49, 370-373.
- KATZ, Phyllis, 1979, The development of female identity, *Sex Roles*, 5, n° 2, 155-178.
- KOHLBERG, L.A., 1966, A cognitive-developmental analysis of children's sex-role concepts and attitudes, in E.E. Maccoby, ed., *The development of sex difference*, California, Stanford University Press.
- LAMB, M., 1976, Interactions between 8 month old children and their fathers and mothers, in M.E. Lamb, ed., *The Role of the Father in Child Development*, N.Y., Wiley.
- LAMB, M., 1977a, The development of parental preference in the first two years of life, *Sex Roles*, 3, n° 5, 495-497.
- LAMB, M., 1977b, Father-infant and mother-infant interaction in the first year of life, *Child Development*, 48, 167-181.
- LAMB, M., 1977c, The development of mother-infant and father-infant attachment in the second year of life, *Developmental Psychology*, 13, n° 6, 637-648.
- LAMB, M., 1977d, A re-examination of the infant social world, *Human Development*, 20, 65-85.
- LOCKSLEY, A., COLTEN, M.E., 1979, Psychological Androgyny : A case of mistaken identity?, *Journal of Personality and Social Psychology*, 37, 6, 1017-1031.
- LYNN, D.B., 1959, A note on sex differences in the development of masculine and feminine identification, *Psychological Review*, 66, 126-135.
- MACCOBY, E.E., JACKLIN, C.N., 1974, *The psychology of sex differences*, California, Stanford University Press.
- MISCHEL, W., 1966, A social-learning view of sex differences in behaviour, in E.E. Maccoby, ed., *The Development of Sex Differences*, California, Stanford University Press.
- MONEY, J., 1973, Gender role, gender identity, core gender identity : usage and differentiation of terms, *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 1, 397-403.
- MONEY, J., HAMPSON, J.G., HAMPSON, J.L., 1957, Imprinting and the establishment of gender role, *A.M.A. Archives of Neurology and Psychiatry*, 77, 333-336.
- ORLOFSKY, J.L., 1980, Sex-role orientation, in R.H. Woody, ed., *Encyclopedia of clinical assessment*, II, San Francisco, Jossey-Bass, 656-672.
- OVESEY, L., PERSON, E., 1973, Gender identity and psychopathology in men : A psychodynamic analysis of homosexuality, transsexualism and transvestism, *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 1, n° 1, 53-72.
- PARSONS, J.E., 1980, *The Psychobiology of Sex Differences and Sex Roles*, N.Y., McGraw-Hill.
- PEDERSEN, F.A., et al., 1979, Conceptualization of father influences in the infancy period, in L.M. Rosenblum, ed., *The Child and its family*, N.Y., Plenum.
- PYKE, Sandra W., 1982, Confessions of a reluctant ideologist, *Canadian Psychology*, 23, n° 3, 125-135.
- ROSENBERG, Miriam, 1976, The biologic basis for sex-role stereotypes, in A.G. Kaplan, J.P. Beans, eds., *Beyond sex-role stereotypes*, Boston, Little, Brown and Co.
- RUBIN, J.A., et al., 1974, The Eye of the Beholder : Parent's Views on Sex of Newborn, *American Journal of Orthopsychiatry*, 44, n° 4, 512-519.
- SPENCE, J.T., et al., 1975, Rating of self and peers on sex-role attributes and their relation to self-esteem and conceptions of masculinity and femininity, *Journal of Personality and Social Psychology*, 32, 29-39.
- STEINBERG, Mireille Elnécavé, 1982, *Une étude de la relation entre l'androgynie psychologique et l'adaptation post-divorce dans des familles d'enfants de quatre à sept ans*, Thèse non publiée de doctorat en psychologie, Université de Montréal.
- STOLLER, R., 1968, *Sex and Gender*, N.Y., Science House.
- STOLLER, R., 1975, *Sex and Gender, vol. II : The Transsexual Experiment*, London, The Hogart Press.
- WEINRAUB, M., BROOKS, J., LEWIS, M., 1977, The social network : A reconsideration of the concept of attachment, *Human Development*, 20, 31-47.
- WHITE, Martha, 1979, Measuring androgyny in adulthood, *Psychology of Women Quarterly*, 3, 3, 293-307.

SUMMARY

In spite of an abundant literature, comprising at least three major theoretical schools, and notwithstanding a multitude of clinical studies and experimental works, the understanding of psychosexual development is still more or less confused and the subject of heated debate. This article attempts to clarify the terminology used in this area and to highlight the principal aspects of this controversial question. There is an important need, in our opinion, to formulate a more comprehensive, global explanatory schema and to construct more refined objective measurement instruments, particularly with regard to children.